

ANALYSE GEOGRAPHIQUE DU CONTE LE MARIAGE DE POKO

In Yveline DÉVÉRIN-KOUANDA : Le corps de la terre. " Moose " de la région de Ouagadougou : Représentations et gestion de l'environnement, Thèse de doctorat, Université de Paris I., 1992

LE MONDE SAUVAGE, ESPACE DE RESERVE

Le monde inquiétant n'est pas seulement le monde que je ne connais pas ou que je connais mal, mais surtout le monde qui ne me connaît pas et où je n'ai pas de statut. (On peut alors se demander comment les Mossi ont pu concilier cette conception du monde étranger, monde de tous les dangers, avec leur continuelle migration).

C'est que ce monde étranger est avant tout le *Mogho*. De façon significative, le terme désigne à la fois le royaume mossi, le monde dans son ensemble et la brousse, la terre non cultivée. Le monde est fait de l'espace dominé par les hommes (Mossi et donc civilisés) et d'une réserve immense où cet espace peut s'élargir. La conquête et la migration sont donc indissociables de cette conception du monde.

Cet espace sauvage est l'endroit où l'homme civilisé n'a pas encore pu établir son emprise. C'est un monde certes inquiétant, mais c'est aussi un monde où il peut installer la civilisation. L'image de la brousse dans tous les contes et proverbes est à cet égard édifiante. C'est toujours le lieu des dangers, de la magie, du monde sauvage, non dominé, où tout peut arriver.

Le conte traditionnel du « mariage de Poko » (texte rapporté par A. Bruyer 1987) traduit bien cette conception. Notons que le prénom de Poko (de *puugha* : les entrailles) désigne la femme mossi par excellence, comme Raogo (= mâle) est le prénom masculin mossi de référence. Poko vit au village et épouse un inconnu. C'est le premier danger : on ne se lance pas dans une telle entreprise sans prendre des informations sur le prétendant, d'autant que la femme doit toujours suivre son mari. Le mari demande à manger dans la case des animaux, ce qui est déjà un indice de non-humanité. Lorsqu'il emmène sa femme chez lui, il quitte peu à peu les apparences humaines pour redevenir le *Buninda* qu'il était initialement. Il commence par rendre sa peau lisse au baobab auquel il l'avait empruntée. Cet arbre est avant tout l'arbre de l'homme. C'est sur lui que s'opèrent une partie des transferts de mauvais sorts ou de maladies, c'est lui qui a la peau lisse, or le « lisse » est, dans la culture mossi, une des marques de la civilisation et de la raison par opposition au sauvage et au fou. On peut ajouter à ces considérations purement culturelles le fait que sur le terrain, le baobab est la marque des implantations humaines. Là où il y a des baobabs, c'est que des hommes ont été implantés. Là où il n'y a plus de baobabs commence le monde totalement sauvage. Le terme *toega* désigne d'ailleurs aussi bien le végétal *Adansonia digitata* que l'idée de frontière, de limite (Dévérin-Kouanda, 1992). Le lieu où Poko arrive ensuite est un lieu où toutes les marques de la sauvagerie telle qu'elle est conçue par les Mossi se retrouvent, bien au delà de l'aspect hideux du *Buninda* (manchot, unijambiste et pourvu d'une seule narine). On y mange de la viande humaine au même titre que le gibier. Le monde de la brousse est celui où l'homme ne compte pas plus que l'animal. Le village est au contraire celui où l'animal est la « chose » de l'homme. Cette viande est consommée crue et c'est Poko, venue du monde civilisé, qui introduit la cuisson. Même isolé, perdu, le Mossi a une mission civilisatrice. L'autre est ici sauvage par ignorance (du feu) et non par goût. Lorsque Poko se sauve, elle réussit à mettre des obstacles définitifs entre le monde sauvage et celui du village, grâce à l'aide d'une vieille femme à qui elle a accepté de frotter le dos. Ce geste de Poko qui prend le temps de respecter une ancienne alors qu'elle-même est en danger suppose le respect de la vieillesse (alors que sa mère, âgée avait été tuée par la famille de son mari). C'est par son réflexe de civilisée que Poko est sauvée. En effet la vieille femme lui donne des objets magiques: un oeuf, un arbuste et une pierre ronde, qui, jetés à

terre, deviendront respectivement marigot, buisson (*kaongo*: Acacia pennata) et colline (*tanga*). Ces trois éléments sont traditionnellement dans tous les villages mossi des lieux magiques, lieux de communication entre les génies (*kinkirse*) et les hommes. Ce sont des lieux d'échange, de contact mais aussi de protection : c'est grâce à eux que Poko a pu rejoindre son village saine et sauve. L'homme ne peut vivre qu'en se conciliant les forces occultes de la brousse.

Poko a jeté ces objets assez loin de son village pour se protéger. L'espace « sans danger » progresse donc d'autant. La brousse qui séparait le village de ces nouveaux lieux magiques devient à son tour un espace humanisé. La limite de la brousse dangereuse est repoussée jusqu'à ces obstacles/contacts. L'homme peut sans crainte s'étendre sur l'espace de réserve qu'est la brousse, pourvu qu'il s'en concilie les mystères. La brousse est donc un espace sauvage ne demandant qu'à être humanisé (c'est-à-dire conquis), c'est un espace de réserve où on peut sans cesse s'étendre. L'espace mossi est extensible. Un autre problème est de savoir s'il l'est indéfiniment.